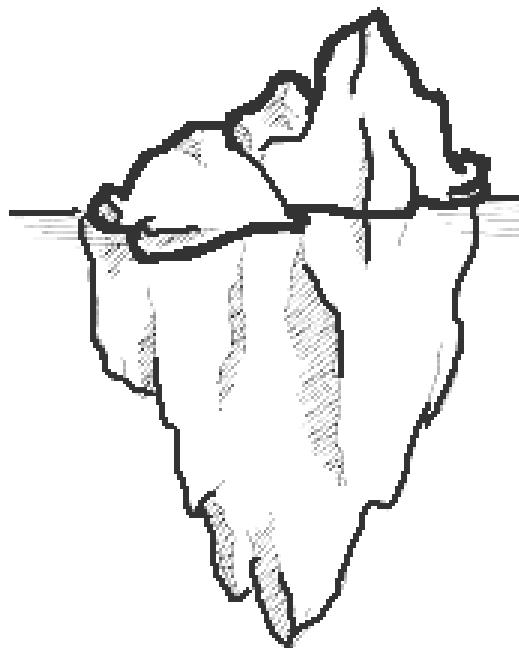


VI

La non-violence
des Evangiles



A. Introduction

L'imaginaire collectif autour de la non-violence (en tous cas, ce que j'en perçois) nous en présente une vision tronquée, et cette troncation nous place sur une fausse piste. La vraie nature de la non-violence intègre sa partie immergée. Comme pour un iceberg, nous ne la voyons pas, et pourtant, elle est bien plus déterminante que sa pointe émergée. Allons voir ça (en commençant par un loooong détour, car la non-violence s'inscrit dans une démarche bien plus large qu'elle-même)...

Si je parle ici de non-violence « des Evangiles », c'est pour la distinguer de la non-violence, disons « civile », qui pourrait être définie comme : « la lutte habituelle, à laquelle on se contente de retrancher la violence ».

B. Sources des problèmes du monde

Comme ferait tout bon médecin avant de prescrire un remède, Lanza del Vasto, dans *Les quatre fléaux*, part à la recherche de la source des maux du monde. Un brin archaïque, il ramène tout au péché originel. Mais si l'expression est un peu poussiéreuse, elle se comprend parfaitement avec des mots modernes : c'est la recherche du profit pour soi.

- « Regarder les autres comme de bons moyens de parvenir à ses fins ».
- « Dieu dit au coupable Adam : "tu mangeras ton pain à la sueur de ton front". Mais les fils d'Adam ricanèrent [...] : "Nous trouverons moyen de manger notre pain à la sueur du front de quelqu'un d'autre !" ».
- « Ce n'est pas du côté de l'immoralité, du débordement des passions obscures qu'il faut chercher la source des catastrophes, mais bien dans les affaires des honnêtes gens : la lutte de chacun pour le gain, pour la première place. »
- « Pour nous éviter quelques menues besognes comme [...] d'aller à pied d'un étage à l'autre, il faut que des milliers d'hommes se démènent au fond des mines et dans des usines parmi des bruits et des fumées d'enfer, si bien que notre léger soulagement n'est qu'un déplacement de la formidable charge ; lequel désaxe la balance de la justice, de l'accord et de la paix ».

Et cela se décline dans une foule de domaines de nos sociétés :

- le contrat : « Le souci constant de chacun sera alors de faire autant que possible peser les obligations sur les autres et de tirer l'avantage à soi. Le calcul, non l'amour ».
- l'argent, qui est « la manière de s'emparer des choses en passant par les hommes, et finalement de s'emparer des hommes en passant par les choses ».
- les économies capitaliste (« la concentration des richesses dans les mains d'un particulier ») et communisme (« la concentration de tous les capitaux dans les

mains de l'état, lequel tombe sous le contrôle de quelques privés »).

- la propriété,
 - il extrapole la formule de Proudhon en assénant : « La possession, c'est le meurtre », car
 - « Pour que la propriété nous défende, il faut que nous la défendions. Et la défendre, c'est faire la guerre. Ainsi, l'on possède pour avoir la paix, mais on a la guerre puisque l'on possède. La guerre vient de l'attachement des hommes à leurs biens. »
 - « Accepter la richesse, c'est accepter la violence car toute richesse exige que, par l'épée ou par la loi, on la défende ».
 - « Nul ne peut tirer profit de ses richesses s'il n'asservit pas le prochain pour le mettre au travail sur ses terres ou dans ses ateliers. »
- la justice : « Pour l'esprit de profit comme pour l'esprit de domination, quel instrument de choix que l'appareil légal ! Pour lier les mains du prochain pendant qu'on lui tape sur la tête, il n'y a rien de tel que le droit. Les lois sont les clés et les leviers du pouvoir et de la richesse, et celui qui sait les manier est au-dessus du blâme : il tient le couteau par le manche ».
- la science : « La vérité qui vous libérera, c'est de connaître les forces de la nature et de vous en servir ».
- la technologie : « L'ancien messie vous leurrait d'un rêve de paradis dans l'autre monde, mais je suis en état de vous fournir le paradis dans ce monde-ci. Il vous prêchait la pauvreté, et moi je vous assure l'abondance ».
- l'accélération : « Quand toute une société s'épuise à tourner en rond, de plus en plus vite, à moudre le vide, à se vider de sa substance pour se transformer en vitesse, et se met à célébrer sa fièvre comme un signe de santé, c'est qu'elle entre en folie et se précipite à l'abîme ».
- la vacuité : « Pourvu qu'on arrive ! où ? plus loin ! mais le but ? encore plus loin ! le but final ? plus loin que l'autre ! il n'y a pas de but, pas de sens, pas d'arrivée ».
- la recherche de la puissance : « Si vous mangez du fruit, vous serez comme des dieux ».
- l'amour aveugle de la patrie, car « c'est toujours un amour limité comportant son revers de haine ».
- et même ce que nous appelons habituellement la paix :
 - « Dans la paix, ce n'est pas la paix qu'on cherche à conserver : c'est le prestige, le profit et la commodité, ce qui est le contraire de la paix ».
 - Clausewitz : « La guerre, c'est la politique continuée par d'autres moyens ». On peut retourner sa formule : « La politique/l'économie, c'est la guerre continuée par d'autres moyens ». Ainsi, la paix de nos sociétés n'est souvent que la préparation de la guerre ou son prolongement.

La propriété, la justice, la technologie... On peut pas dire que nos mouvements écolo et leurs membres soient très distants de tout cela. Moi, en tous cas, j'en suis pas bien distant... Cela ne fait-il pas de nous – je tremble à l'écrire – des artisans de guerre ? Qu'en fait-on, collectivement ?

C. Les réactions habituelles à ces problèmes

En quelques mots, pour poursuivre le raisonnement des *Quatre fléaux*, Lanza observe les réactions habituelles à la situation qu'il décrit plus haut :

- il observe, chez les opprimés, deux réactions :
 - la servitude volontaire (« Sont esclaves par leur faute tous ceux dont la conscience a capitulé ; tous ceux qui regardent avec les yeux des autres et qui pensent les pensées qui leur viennent du dehors ; tous ceux qui obéissent aveuglément aux hommes et aux lois sans jamais en appeler à la justice et à la vérité »)
 - la révolution, qu'il présente comme une illusion : « Pour supprimer les abus, il ne suffit pas de supprimer ceux qui abusent : il faut bien prendre garde à ceux qui les remplaceront et se demander quelle discipline, quelle purification les aura rendus meilleurs ».
 - chez les oppresseurs
 - qu'il présente comme des « honnêtes gens vivant selon la loi », qui ne réagissent pas aux injustices. On ne s'empporte pas contre une situation qui nous est favorable : on se contente de la suppose juste, de loin !
 - il s'emporte contre les chrétiens :
 - « Le péché originel est sans proportions avec ce qu'on appelle moralité. Les plus grandes vertus le laissent subsister tout entier. Alors, les grandes vertus deviennent la force du péché ».
 - « Ils dégradent tout, ils exploitent tout, les choses et les hommes [...]. Comment les nommerais-je, ceux-là ? Des Chrétiens ? Non ! Des Païens ? Non, hélas ! Des renégats ! » 😠
- Avec encore cette idée, présente de Tolstoï à Ellul, selon laquelle :
- un chrétien cesse de l'être du moment qu'il se met en conformité avec l'ordre du monde,
 - et, de même, l'Eglise a cessé d'être du Christ lorsqu'elle s'est mariée avec l'Etat.

Imaginons que notre société soit un château en pierre de tuffeau. Il s'écroule un peu, alors, la réaction habituelle des militants, c'est d'étayer par-ci, de reconstruire par là, de colmater telle ou telle brèche avec un peu de terre. Depuis nos modes de vie habituels, on lance une pétition contre tel projet, on crée une soirée pour alerter contre telle destruction environnementale...

... La lecture de Lanza, c'est que le problème vient de plus profond : les fondations du château sont rongées par l'eau acide du péché originel dans laquelle elles baignent. Il nous montre les traces de cette humidité acide qui remonte dans les murs par capillarité.

Alors, on comprend que notre colmatage n'est qu'une façon d'ajouter de l'acidité au mur. On comprend que nos actions superficielles, elles ne sont pas adaptées.

Sa proposition à lui, détaillée dans la partie suivante, elle est holistique : fonder des tribus (ce qui revient à construire avec du granit, moins sensible à l'acidité) basées sur l'amour, et opter pour la non-violence (comme on répandrait de la chaux pour neutraliser l'acidité).

D. Réaction souhaitable

Lanza propose trois éléments pour restaurer notre château : un principe, une structure et une méthode.

1. *Le principe : la conversion à l'amour*

- Toujours, quand on réfléchit à la société, on en arrive à cet épineux constat : pour faire une société qui aille bien, il nous faut des êtres humains vertueux, conscients, animés par le bien commun ; et pour qu'il y ait de tels êtres humains, il faut une société qui aille bien. ☺
- Cette interdépendance fait que les choses ne peuvent changer – vers le mal ou vers le bien – que de proche en proche.
- Alors,
 - on pose l'intention de tout faire pour que, de proche en proche, les choses changent vers le mieux (« faire une société où il soit plus facile d'être bon », comme disait Peter Maurin). On choisit notre utopie. On sait qu'on ne l'atteindra jamais, mais la formuler permet de la viser, et, ce faisant, d'aller plutôt vers elle.
 - C'est ce que fait Lanza en proposant comme principe la conversion à l'amour. Voilà son utopie : que l'amour remplace le contrat, comme socle de la vie en société : « N'existe-t-il donc pas une puissance qui aille avec la liberté ? Oui : l'amour. Mais c'est une autre affaire qui n'a pas sa place, à ce que disent les habiles, dans les affaires publiques ».
 - Son utopie est du même ordre que celle formulée par le pape François dans Laudato si' : « Il faut revaloriser l'amour dans la vie sociale — au niveau politique, économique, culturel —, en en faisant la norme constante et suprême de l'action ».

On peut être assez d'accord pour poser ce principe. Mais emportés par la rationalité du monde, notre évocation de l'amour, n'est-elle pas

habituellement davantage spirituelle qu'incarnée ? Pose-t-on vraiment l'amour comme boussole idéale de notre société ?

2. La structure : la tribu

Une fois ce principe posé, Lanza propose une structure : la tribu.

Selon lui, la tribu offre le cadre le plus propice à la réalisation du principe.

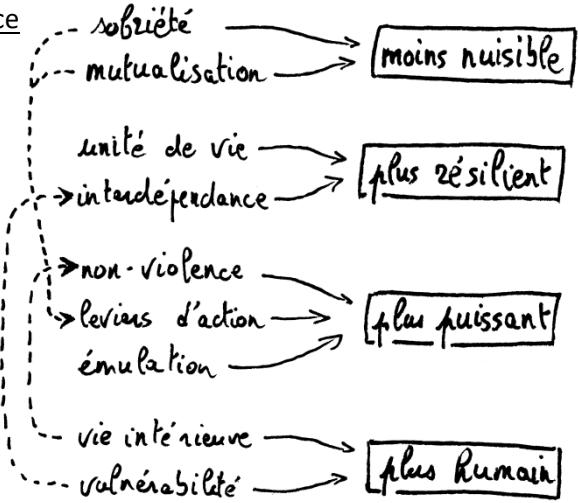
- « Notre loi est aussi proche qu'il se peut de la "loi de la liberté" qui est l'amour ».
- « Le Royaume des cieux est le contraire d'une utopie. Point n'est besoin de mille ans de guerre, ni des capitaux des Amériques, ni de la désintégration de l'atome pour qu'il advienne : il est dans notre cœur » (mais, puisque l'écart est abyssal entre notre monde et le Royaume des cieux, notre cœur peine à s'exprimer. Alors, la tribu, structure qui cherche à s'en approcher, crée des conditions favorable à sa survenue).

Globalement, la tribu permet à ses membres d'être

- moins nuisible au monde : par la mutualisation, la mise à distance des solutions technologiques et la sobriété, il est plus facile d'organiser une vie moins impactante pour l'environnement :
 - « Si tu veux la paix, ne prépare pas la guerre. Si tu ne veux pas la guerre, répare la paix. Pour ce, fais-toi pauvre ».
 - « Vous réduirez vos désirs à vos besoins, et vos besoins à l'extrême ».
 - « On mange son pain à la sueur de son front, non de celui d'autrui ».
- Etant donné que la paix du riche, de celui qui vit selon l'ordre du monde, c'est déjà la guerre, la tribu de Lanza est déjà une démarche non-violente, dans le sens où, cessant d'alimenter l'immense réservoir des vexations et des ressentiments, elle désamorce les sources-mêmes de la violence. Cette non violence est silencieuse, mais essentielle (d'où la partie immergée de l'iceberg).
- plus résilient face au monde : pour Benoit (Guenves), la liberté moderne crée un isolement qui est dangereux : le félin ne s'attaque pas à un troupeau, mais à un individu isolé. La résilience passe notamment par :
 - l'unification de la vie,
 - c'est le fait de se réapproprier l'ensemble de ce qui est nécessaire à la vie. C'est ce qu'a fait Gandhi avec son rouet : filer ses vêtements plutôt que d'acheter à l'envahisseur. « Tout ordre économique où l'unité de vie est rompue fera toujours le malheur de ceux qu'il enferme ».
 - ça produit une force de lien collective. Gandhi appelle ça le swadeshi (l'autonomie, mais avec du lien). C'est un peu l'équivalent de ce que produit l'application du principe de subsidiarité : une responsabilité,

une maîtrise sur son environnement et une puissance d'agir. « Il n'y a pas de paix ni de justice possibles tant que les six éléments de la production ne sont pas réunis dans les mêmes mains ».

- le développement d'une culture d'interdépendance, qui découle de la conscience de la vulnérabilité, et qui tient chaud¹ ! ☺
- plus puissant dans la lutte (sur le long terme) :
 - la lente maturation de la culture non-violente (qui découle de celle de la vie intérieure) a permis des participations déterminantes à des luttes victorieuses (indépendance de l'Inde, camp militaire du Larzac...)
 - la sobriété et la mutualisation permettent de créer des leviers d'actions plus importants,
 - l'émulation collective alimente les luttes en enthousiasme ;
- plus disposé à une croissance humaine et spirituelle. La tribu encourage et stimule tout ce qui est appelé à vibrer en chacun :
 - Gandhi appelle ça le Swaraj (gouvernement de soi)
 - la méditation, la prière, les exercices corporels et mentaux, les retraites, les jeûnes, les veilles, les pèlerinages et autres expériences ascétiques nourrissent la vie intérieure. La tribu encourage toutes ces pratiques...



Tous ces chemins de croissances se développent sur le temps long. Il y a donc besoin de structures durables pour les vivre, les travailler ensemble.

Voici un sujet que nous occultons grandement. Selon nos représentations implicites, la base de nos vies, c'est la famille nucléaire, dans laquelle un ou deux salaires permettent de sous-traiter tout ce que la famille consomme. S'y ajoutent différents blocs collectifs que l'on alimente selon les énergies et envies, et quelques loisirs pour se détendre. Cette organisation de nos vies, que

¹ ça, ça vient pas vraiment de Lanza. Plutôt inspiré de *Voyage en Lymilie* (<https://oliviertempereau.wixsite.com/seletolivier/livre-maladie>). Je me permets de l'ajouter, car si chaque époque est marquée par ses déviances, la notre est gravement carencée en conscience de la vulnérabilité !

l'époque dans laquelle nous baignons nous fait ressentir comme l'évidence, peut-elle être questionnée ? Sans nécessairement sauter d'un bond dans la vie communautaire totale, y a-t-il des structures qui puissent être créées, et qui nous permettent de créer une vie relationnelle qui change notre vie économique ?

3. L'attitude : la non-violence

Ce n'est que là, seulement après avoir déployé l'ensemble du paysage, que l'on aborde vraiment la non-violence. Pour Lanza, « la non-violence a pour fondement deux actes de foi :

- un en Dieu,
 - Dieu est absolument juste et absolument tout puissant. Il y a donc une puissance de la justice, et la non-violence est de cette puissance-là.
 - Celui qui veut mettre en action la non-violence n'a pas à développer sa force ou ses vertus : il s'applique au contraire à se vider de soi-même, à faire de soi-même un canal par où la puissance de la justice puisse passer.
- l'autre en l'homme.
 - l'homme dépend de son créateur, dont il porte la ressemblance. Il a donc la vérité en lui-même ».

La non-violence est liée à la recherche de la vérité (Satyagraha)

- « Et ici, Gandhi formule une proposition qu'on pourrait qualifier de naïve, si on ne la savait le fruit d'un demi-siècle d'expériences : "l'homme qui se trouve forcé de reconnaître devant lui-même qu'il a tort ne peut pas poursuivre la lutte".
- Ainsi, mon ennemi, ce méchant... c'est juste quelqu'un qui se trompe.
- De là, trois conséquences
 - mon devoir est de le détromper
 - le mépris et la haine sont ici hors de propos
 - le conflit a mis entre mon ennemi et moi un lien comme de parenté, ou de médecin et de malade
 - cela me place dans une position supérieure, alors que je suis la victime qu'on foule aux pieds
 - mais n'implique de ma part aucune prétention à une quelconque supériorité : ni le médecin ni le père ne songent à de pareilles bêtises ! »
- « La non-violence, c'est l'acte de désarmer l'ennemi par la force contraignante, puis persuasive, et enfin convaincante de la Vérité ».
- « La force de la non-violence, c'est de forcer à réfléchir et à comprendre ».

La non-violence n'est pas la fuite couarde devant la violence :

- « La non-violence ne consiste nullement à laisser le champ libre aux violents ».
- « La non-violence est une action directe, dangereuse, efficace, ou bien ce n'est rien ».
- « Le non-violent objecte au moins autant à la paix qu'à la guerre »
- « Si vous avez peur de risquer, de souffrir et de mourir, alors vous n'êtes ni bon pour la non-violence ni même pour la violence. Mettez donc vos pantoufles ! »
- « S'il n'y a de choix qu'entre la violence et la lâcheté, la violence vaut mieux. Mais il faut tout faire pour sortir du faux dilemme de ce choix qui, des deux côtés, mène à des enchaînements dont notre monde est fait ». Cette phrase est fondamentale. Elle est la révolte de l'utopie sur le pragmatisme, du temps long sur le temps court. Toujours, le pragmatique dit : « Il n'y a pas d'alternative », et toujours, la pratique qu'il recommande rend plus difficile le retour en arrière :
 - face au manque, le toxicomane n'aurait pas d'alternative à sa prochaine dose ;
 - face au chômage, l'économie n'a pas d'alternative à l'augmentation de la productivité, la croissance... ;

La vision court terme prescrit toujours la fuite en avant. La vraie résolution, elle, implique de renoncer à la facilité et de travailler, sur le long terme, à changer les choses de manière à ce que l'impératif du pire ne soit plus.

La non-violence est d'une efficacité lente, mais robuste (Benoit - Guenves) :

- Des choses obtenues par le moyen de la violence présentent un caractère peu stable, car dès que j'aurai baissé la garde, dès que je serai en situation de faiblesse, l'autre essaiera de reprendre l'avantage (« On ne résout pas le conflit en supprimant l'adversaire, ou en l'opprimant ou en le réduisant à la servitude ; car demain le vaincu prendra sa revanche »).
- De ce fait, la non-violence ne s'évalue pas selon les critères du monde : il ne s'agit pas d'ouvrir de grands listings de luttes « non-violentes » qui ont « réussi », et, pourcentages à l'appui, de chercher à démontrer la supériorité statistique de l'option non-violente.
- La non-violence est moins rapide, mais plus féconde.
- La fin est dans les moyens comme la graine est dans l'arbre (« Ne jamais sacrifier la moindre parcelle de vérité à l'efficacité la plus grande »).

La non-violence résout les conflits en purgeant un peu du mal du monde :

- « une méthode, pour arrêter le mal autrement que par un mal qui le redouble »

- « La non-violence, c'est de résister au mal par le bien ; au mensonge par la vérité ; à l'avidité et l'ambition par le don de soi ».
- « La non-violence tend à supprimer le véritable ennemi, qui n'est jamais l'homme, mais le Mal. Mal qui est en nous comme en notre ennemi. »
- Tolstoï : « De même qu'on ne peut éteindre le feu avec le feu, ni sécher l'eau avec de l'eau, on ne peut éliminer la violence avec la violence. »

La non-violence est un lent apprentissage, un état d'esprit qui se construit :

- « La non-violence est la conséquence pratique de la vie intérieure ».
- « Il faut s'y préparer intérieurement, s'y exercer tous les jours, se soumettre à une discipline sévère ».
- Gandhi : « La non-violence est la plus fine qualité de l'âme, mais elle se développe par la pratique ».
- « Commencez par des cas simples dont l'issue vous paraît facile ».
- Nous Chrétiens en avons perdu la culture : « Cette doctrine, est-elle à inventer ? Je la vois à l'évidence dans l'Evangile. Or, comment se fait-il que les Chrétiens ne l'y voient pas, et que l'Eglise bénisse les canons, qu'elle prône une théorie de la "guerre juste" ».

Quelques pratiques non-violentes :

- Le « faire honte » :
 - « Si l'on te force à faire mille pas, tu en feras deux mille ».
 - « Amener l'ennemi à faire deux fois plus de mal qu'il ne pensait, avec une étonnante et une décevante facilité ; pour qu'il tombe dans le vide, fasse un retour sur lui-même et se trouve devant l'évidence ».
- Le « faire non » :
 - « Il faut savoir se passer de l'occupant. Révolution qui consiste à se croiser les bras ».
 - Mirabeau : « Le peuple n'aurait qu'à se croiser les bras pour devenir formidable ».
 - *La vie simple* (Samuel & Gareth Lewis) : « J'ai été impressionné par la fierté des anciens du centre-Bretagne, quant à leur lutte contre l'occupation nazie. Selon eux, cette résistance s'est bâtie sur le fait qu'ils vivaient de la terre, cultivaient leur potager et leurs céréales et coupaienr leur bois. Ils jouissaient ainsi d'un haut degré d'autonomie qui leur procurait la liberté de faire ce qu'ils croyaient être juste ».
- La désobéissance civile
 - Benoit (Guenves) : « L'Arche a été pionnière contre le nucléaire civil et militaire, contre la torture dans la guerre d'Algérie, pionnière dans l'objection de conscience, faucheurs volontaires »

Cette non-violence-là, je ne la connais pas. Je peux en répéter les principes, mais je ne la ressens pas clairement en moi. Je ressens juste qu'elle se distingue de ma vision préconçue de la non-violence.

E. Conclusion

Dans le monde tel qu'il est, il y a

- ceux qui vivent *selon les règles du monde* en polluant et en s'en fichant (les pollueurs) ;
- ceux qui vivent *selon les règles du monde* en faisant attention à polluer le moins possible, et en essayant de convaincre les pollueurs de faire pareil (les écolos).

Lanza estime que le problème se situe en réalité dans le fait de vivre *selon les règles du monde*. Et il voit, comme alternative, la conversion *selon la règle d'amour du Christ*. Pour Lanza, c'est ça, la non-violence.

Peut-on faire de cette invitation première (la même que celle du jour de notre baptême) le centre inaltérable de notre implication de « militant écologiste » ? Peut-on faire que tout le reste devienne simple variable d'ajustement ?

F. Annexe (pas si annexe) : ce qu'en pense Tolstoï

Pour Tolstoï² (et dans la tradition de l'Eglise primitive – tradition qui a fréquemment ressurgi dans l'histoire chrétienne, malgré la répression de l'Eglise institutionnelle), le chrétien est incompatible avec l'Etat :

- « Le chrétien s'affranchit de tout pouvoir humain par ce fait qu'il regarde la loi de l'amour, innée en tout homme et rendue consciente par le Christ, comme l'unique guide de la vie. [...] Il ne peut pas accomplir les commandements de la loi extérieure, lorsqu'ils ne sont pas d'accord avec la loi divine de l'amour » ;
- « Le christianisme ne peut s'accorder avec la violence, condition essentielle du pouvoir » ;
- « Comment concilier la doctrine nettement exprimée par le Maître et contenue dans le cœur de chacun de nous avec la violence de la guerre ? »
- « Le pouvoir corrompt les hommes. Ceux qui le possèdent auront toujours comme objectif le plus grand affaiblissement possible des violentés, car plus ils sont faibles et moins il faut d'efforts pour les maîtriser ».

On peut trouver ça extrême... D'ailleurs le pouvoir actuel en France est probablement moins violent que celui sous lequel vivait Tolstoï (mais certainement aussi plus sournois !). Pour autant, on déplore à longueur de

² les citations sont tirées (à peu près) de son livre *Le royaume des cieux est en vous*

journées les agissements insupportables de nos gouvernants, alors même que nous sommes parmi les privilégiés. Si l'intensité en est moins grande, c'est bien toujours à la même folie que le pouvoir s'abreuve. D'ailleurs, les tensions géopolitiques actuelles amènent tous nos gouvernants à parler de guerre...

De là, selon Tolstoï, le chrétien doit cesser de collaborer avec l'Etat.

- « La sujexion à quelque Etat que ce soit est la négation absolue du christianisme ».

Selon lui, ce retrait non-violent, plus efficace que les révoltes anarchistes ou communistes, est même la voie qui permettra d'aller au devant du Royaume :

- « Les socialistes, les communistes, les anarchistes, avec leurs bombes, leurs émeutes, leurs révoltes, sont loin d'être aussi dangereux pour l'Etat. Tout Etat sait comment se défendre contre des révolutionnaires ».
- « Quelle importance peut-on attribuer au refus de quelques dizaines de fous de prêter serment à l'Etat ? On les punit, on les déporte, et la vie continue sa marche. Cependant, ce sont les abeilles isolées, détachées les premières de l'essaim, qui voltigent autour, attendent que tout l'essaim se détache peu à peu ».
- « Si c'étaient des révolutionnaires prêchant et pratiquant la violence et l'assassinat, la répression serait facile : on les exécuterait et la foule approuverait »
- « On les menace, on les punit, mais ils restent inébranlables »
- « Tout le monde sait qu'ils sont bons et doux, on ne peut pas les faire passer pour des criminels ».

Mais ça n'est pas sans conséquences : « Le chrétien ne se dispute avec personne, n'attaque personne, n'emploie la violence contre personne. Au contraire, il supporte la violence ». Mais... euh... comment dire ? Moi, être puni, déporté, violenté, je me sens pas bien prêt ! 😊

Et pourtant, je ne suis pas insensible à tout ce discours. En tant que chrétien, je crois davantage à cette option (avec certainement des aménagements : les temps ont changé) qu'à celle qui consiste à lutter en reprenant les codes du monde militant aconfessionnel. Non ? 😊

De là, ça aurait pas du sens de créer des espaces où l'on pourrait, pas à pas, cultiver ça ensemble ???